

Discours sur la question proposée par l'Académie de Châlons-sur-Marne *Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes* Choderlos de Laclos

[...] Il faut donc oser le dire : il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes. Cette assertion paraîtra téméraire et déjà j'entends autour de moi crier au paradoxe. Mais souvent le paradoxe est le commencement d'une vérité. Celui-ci en deviendra une si je parviens à prouver que l'éducation prétendue, donnée aux femmes jusqu'à ce jour, ne mérite pas en effet le nom d'éducation, que nos lois et nos mœurs s'opposent également à ce qu'on puisse leur en donner une meilleure et que si, malgré ces obstacles, quelques femmes parvenaient à se la procurer, ce serait un malheur de plus pour elles et pour nous. Ici il est nécessaire de poser quelques principes. Et si cette marche didactique n'est pas celle de l'éloquence, il suffit à mes vœux que ce soit celle de la vérité.

Où le mot éducation ne présente aucun sens, où l'on ne peut l'entendre que du développement des facultés de l'individu qu'on élève et de la direction de ces facultés vers l'utilité sociale. Cette éducation est plus ou moins parfaite, à proportion que le développement est plus ou moins entier, la direction plus ou moins constante ; que si au lieu d'étendre les facultés on les restreint, et ce n'est plus éducation, c'est dépravation ; si au lieu de les diriger vers l'utilité sociale on les replie sur l'individu, c'est seulement alors instinct perfectionné. Mais les facultés se divisent en sensibles et en intellectuelles. De là l'éducation physique et l'éducation morale qui, séparées dans leur objet, se réunissent dans leur but : la perfection de l'individu pour l'avantage de l'espèce. Dans le cas particulier qui nous occupe, la femme est l'individu : l'espèce est la société. La question est donc de savoir si l'éducation qu'on donne aux femmes développe ou tend au moins à développer leurs facultés, à en diriger l'emploi selon l'intérêt de la société, si nos lois ne s'opposent pas à ce développement et nous-mêmes à cette direction, enfin si dans l'état actuel de la société une femme telle qu'on peut la concevoir formée par une bonne éducation ne serait pas très malheureuse en se tenant à sa place et très dangereuse si elle tentait d'en sortir tels sont les objets que je me propose d'examiner. Ô femmes, approchez et venez m'entendre ! Que votre curiosité, dirigée une fois sur des objets utiles, contemple les avantages que vous avait donnés la nature et que la société vous a ravis. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel ; comment enfin, dégradées de plus en plus par votre longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants, mais commodes, aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable. Si ce tableau fidèlement tracé vous laisse de sang-froid, si vous pouvez le considérer sans émotion, retournez à vos occupations futiles. *Le mal est sans remède, les vices se sont changés en mœurs.* Mais si au récit de vos malheurs et de vos pertes, vous rougissez de honte et de colère, si des larmes d'indignation s'échappent de vos yeux, si vous brûlez du noble désir de ressaisir vos avantages, de rentrer dans la plénitude de votre être, ne vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point les secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir, et comment pourraient-ils vouloir former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir ? apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage. Est-elle vraisemblable ? Je me tais sur cette question ; mais jusqu'à ce qu'elle soit arrivée, et tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire, *et il me sera facile de prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes.*

Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation ; dans toute société, les femmes sont esclaves ; donc la femme sociale n'est pas susceptible d'éducation. Si les principes de ce syllogisme³ sont prouvés, on ne pourra nier la conséquence. Or, que partout où il y a esclavage il ne puisse y avoir éducation, c'est une suite naturelle de la définition de ce mot ; c'est le propre de l'éducation de développer les facultés, le propre de l'esclavage c'est de les étouffer ; c'est le propre de l'éducation de diriger les facultés développées vers l'utilité sociale, le propre de l'esclavage est de rendre l'esclave ennemi de la société. Si ces principes certains pouvaient laisser quelques doutes, il suffit pour les lever de les appliquer à la liberté. On ne niera pas apparemment qu'elle ne soit une des facultés de la femme et il implique que la liberté puisse se développer dans l'esclavage ; il n'implique pas moins qu'elle puisse se diriger vers l'utilité sociale puisque la liberté d'un esclave serait une atteinte portée au pacte social fondé sur l'esclavage. Inutilement voudrait-on recourir à des distinctions ou des divisions. On ne peut sortir de ce principe général que sans liberté point de moralité et sans moralité point d'éducation. [...]

Chapitre X : « Des premiers effets de la société ».

La nature ne crée que des êtres libres ; la société ne fait que des tyrans et des esclaves. Toute société suppose un contrat, tout contrat une obligation respectueuse. Toute obligation est une entrave qui répugne à la liberté naturelle. Aussi l'homme social ne cesse de s'agiter dans ses liens, il tend à s'y soustraire, il cherche à en rejeter le poids sur ses semblables, il ne veut retenir que le bout de la chaîne pour les diriger à son gré. Il suit de là que, si l'oppression du fort envers le faible n'est pas une loi naturelle, dans le sens où les moralistes prennent ces mots, elle n'en est pas moins une loi de la nature, ou plutôt la première vengeance que la nature abandonnée tire de l'homme social ; il suit de là que toute convention faite entre deux sujets inégaux en force ne produit, ne peut produire qu'un tyran et un esclave ; il suit encore de là que, dans l'union sociale des deux sexes, les femmes généralement plus faibles ont dû être généralement opprimées ; ici les faits viennent à l'appui des raisonnements. Parcourez l'univers connu, partout vous trouverez l'homme fort et tyran, la femme faible et esclave ; que si quelquefois elle a l'adresse de lier les mains à son maître et de commander à son tour, ce cas est extrêmement rare. Quand on parcourt l'histoire des différents peuples, et qu'on examine les lois et les usages promulgués et établis à l'égard des femmes, on est tenté de croire qu'elles n'ont que cédé, et non pas consenti au contrat social, qu'elles ont été primitivement subjuguées, et que l'homme a sur elle un droit de conquête dont il use rigoureusement. Aussi, loin de penser, comme quelques-uns, que la société commença par la réunion des familles, nous croirions plutôt que la première association fut faite par des hommes seulement, qui, se sentant plus égaux en force, durent se craindre moins les uns les autres ; mais ils sentirent bientôt le besoin qu'ils avaient des femmes ; ils s'occupèrent donc à les contraindre, ou à les persuader, de s'unir à eux. Soit force, soit persuasion, la première qui céda, forgea les chaînes de tout son sexe. On sent assez que, dans ces premiers temps, il n'y eut aucune propriété exclusive ; on partageait également les fruits d'un champ cultivé en commun ; on en usait de même du gibier tué dans une chasse générale ; les femmes même suivirent cette loi : toutes étaient à tous. Nul d'entre eux n'avait l'idée du choix. Cependant, dans cette communauté de travaux et de fruits, il est aisé de pressentir que le partage ne dut pas être longtemps égal ; que bientôt la loi du plus fort se fit sentir ; que les femmes, par cela même qu'elles étaient les plus faibles, furent assujetties aux travaux les plus pénibles, et en recueillirent le moins de fruit. Les hommes étendirent bientôt jusqu'à elles cette même idée de propriété qui venait de les séduire et de les rassembler ; de cela seul qu'elles étaient à leur convenance et qu'ils avaient pu s'en saisir, ils en conclurent qu'elles leur appartenaient : telle fut en général l'origine du droit. Les femmes manquant de forces ne purent défendre et conserver leur existence civile ; compagnes de nom, elles devinrent bientôt esclaves de fait, et esclaves malheureuses ; leur sort ne dut guère être meilleur que celui des Noirs de nos colonies. [...] L'oppression et le mépris furent donc, et durent être généralement, le partage des femmes dans les sociétés naissantes. Cet état dura dans toute sa force jusqu'à ce que l'expérience d'une longue suite de siècles leur eût appris à substituer l'adresse à la force. Elles sentirent enfin que, puisqu'elles étaient plus faibles, leur unique ressource était de séduire ; elles connurent que si elles étaient dépendantes de ces hommes par la force, ils pouvaient le devenir à elles par le plaisir. Plus malheureuses que les hommes, elles durent penser et réfléchir plus tôt qu'eux ; elles surent les premières que le plaisir restait toujours au-dessous de l'idée qu'on s'en formait, et

que l'imagination allait plus loin que la nature. Ces premières vérités connues, elles apprirent d'abord à voiler leurs appas pour éveiller la curiosité ; elles pratiquèrent l'art pénible de refuser, lors même qu'elles désiraient de consentir ; de ce moment elles surent allumer l'imagination des hommes, elles surent à leur gré faire naître et diriger les désirs : ainsi naquirent la beauté et l'amour ; alors le sort des femmes s'adoucit, non qu'elles soient parvenues à s'affranchir entièrement de l'état d'oppression où les condamna leur faiblesse ; mais, dans l'état de guerre perpétuelle qui subsiste entre elles et les hommes, on les a vues, à l'aide des caresses qu'elles ont su se créer, combattre sans cesse, vaincre quelquefois, et souvent, plus adroites, tirer avantage des forces même dirigées contre elles ; quelquefois aussi les hommes ont tourné contre elles-mêmes ces armes, qu'elles avaient forgées pour les combattre, et leur esclavage en est devenu plus dur. De la beauté et de l'amour naquit la jalousie ; ces trois illusions ont totalement changé l'état respectif des hommes et des femmes, elles sont devenues la base et le garant de tous les contrats passés entre eux ; variées à l'infini dans leurs formes, elles ne le sont pas moins dans leurs effets ; elles sont enfin aujourd'hui l'unique source de nos passions ; mais avant de considérer les effets, il convient d'examiner, de connaître les causes. [...]

La lecture est réellement une seconde éducation qui supplée à l'insuffisance de la première. Celle-ci a plus pour but de nous mettre en état de nous former que de nous former en effet. Elle nous fournit en quelque sorte les matériaux et les instruments; rarement s'occupe-t-elle de nous en indiquer l'usage, et plus rarement encore de nous guider dans le travail qu'elle nous laisse à faire. La connaissance de ce travail ne peut être que le fruit de l'expérience : mais l'expérience personnelle est souvent chère et toujours tardive; il est donc utile de profiter de celle des autres. C'est dans les livres que celle-là se trouve.

Il n'y a que deux moyens pour connaître: observer et méditer. Il est facile de juger combien nos connaissances seraient bornées si nous étions réduits à nos observations et à nos méditations personnelles, et à celles de ceux qui nous entourent. Tel est l'état des peuplades que, nous nommons sauvages. Mais les livres nous font jouir des observations et des méditations des hommes de tous les temps et de tous les lieux. Nous en sommes même au point que, sans avoir peut-être tout le nécessaire, au moins est-il sur que nous avons beaucoup de superflu. De là la nécessité de choisir; de là l'utilité d'un guide. On sent que ce choix doit être fait suivant l'âge, le sexe, et les conditions des personnes. Il faut encore avoir égard à l'intelligence et au goût du sujet. Il en est du moral comme du physique : les nourritures trop fortes ne conviennent pas aux tempéraments faibles, et les aliments pris sans plaisir profitent rarement.

Suivant ce qui nous a été dit, il s'agit, dans ce cas particulier, d'une jeune personne qui a de l'esprit et de la figure, et que son rang et sa fortune mettent dans le cas de vivre dans la compagnie la plus distinguée, et même d'y avoir de l'influence. Ces avantages paraissent lui imposer, plus qu'à une autre, l'obligation de cultiver sa raison, son cœur et son esprit. Il est à désirer qu'elle eût de la raison, pour connaître le bien; de la bonté, pour vouloir le faire; et de l'amabilité, pour en avoir les moyens.

Les secours qu'elle peut tirer de la lecture pour remplir ce triple objet, lui seront fournis par les moralistes, les historiens, et les littérateurs. Elle apprendra dans les moralistes à connaître les passions, à les diriger, à les maîtriser au besoin : à apprécier le beau, le juste et l'honnête; à les préférer à l'utile: à braver ou supporter la douleur et les chagrins par le courage ou la résignation: à distinguer dans l'homme ce qu'il tient de la nature et ce qui lui vient des institutions humaines : enfin ce qu'on doit à soi-même et ce qu'on doit aux autres. L'effet de cette lecture sur un sujet bien né doit être un amour de la vertu porté jusqu'à l'enthousiasme, et qui ne lui laisse trouver de plaisir que dans le beau, le juste et l'honnête; une extrême horreur du vice; le courage et la sévérité pour soi, la pitié et l'indulgence pour les autres; enfin, les connaissances générales sur l'homme et ses devoirs.

C'est après avoir ainsi fixé ses idées sur ce qui doit être, qu'il devient utile et qu'il ne peut être dangereux de connaître ce qui est. Cette connaissance s'acquiert dans l'histoire. C'est là que les hommes se montrent avec toutes les modifications de la société: c'est là qu'on voit les nations différentes, et souvent les mêmes nations; tour à tour exaltées par les lumières et les vertus, ou dégradées par l'abrutissement et les vices, suivant l'impulsion qu'elles reçoivent de la religion, du gouvernement, des lois et des mœurs: c'est là qu'on peut souvent remarquer l'influence d'un seul homme, soit en bien soit en mal sur tout un peuple: c'est là qu'on voit l'empire irrésistible du temps et de la vérité: c'est encore là que se trouve discutée, par l'éloquence des faits, cette grande question encore indécise, de savoir si on doit respecter les préjugés, et jusqu'à quel point ce respect peut être nuisible ou salutaire; c'est enfin là qu'un lecteur attentif se convaincra peut-être que, dans toute grande administration, le bien naît aussi souvent à côté du mal que le mal à côté du bien; et que la sagesse des empires est de réparer sans cesse et de ne détruire presque jamais.

On ne lira pas l'histoire sans se convaincre que la félicité publique et particulière dépend uniquement du nombre, de l'étendue, et de la justesse des idées; et comme ces idées ne prennent de consistance, et ne peuvent se communiquer que par l'expression, on sentira l'utilité du style. On sentira que ce n'est pas assez qu'une idée soit bonne, mais qu'il faut encore qu'elle soit exprimée avec clarté, pour être facilement comprise, et avec charme, pour être généralement adoptée. C'est dans cet esprit qu'il faut commencer la lecture des ouvrages de belles-lettres.

C'est particulièrement en étudiant les poètes et les orateurs qu'on s'apercevra que celui qui veut bien parler ne doit être étranger à aucun genre de connaissance. En faisant l'application de ce principe au cas particulier qui nous occupe, il s'ensuivra que les livres élémentaires de chaque science doivent être compris dans la bibliothèque d'une jeune personne qui désire d'être aimable. En effet un des grands moyens de plaire est de parler à chacun son langage. Ce qui éloigne beaucoup de gens de mérite de la société des femmes, et même des femmes aimables, c'est l'impossibilité de causer avec elles, ou même devant elles, des objets auxquels ils s'intéressent. On ne voit que trop souvent ces deux êtres si bien faits pour être réunis, l'homme de mérite et la femme aimable, se séparer à regret, mais sans retour, faute d'avoir une langue commune.

Il est enfin une autre classe d'ouvrages qui participe de la morale, de l'histoire et des lettres : ce sont les voyages, les romans et les pièces de théâtre. Les lectures de ce genre ont leur utilité et leurs dangers; nous y reviendrons par la suite, mais nous croyons qu'il est prudent de ne s'y livrer d'abord qu'avec une grande réserve, par la crainte que l'attrait de ces lectures ne dégoûte de toute autre, et que leur molle facilité ne rende l'attention trop paresseuse. [...]

C'est aux romans à suppléer à cette insuffisance de l'histoire, et sous ce point de vue ils peuvent être d'une grande utilité. Mais ici le choix doit être rigoureux sous tous les rapports. [...] Peut-être même n'en est-il aucun qu'une jeune personne puisse lire sans quelque danger, à moins qu'elle ne soit guidée dans sa manière de voir. Pour ne citer qu'un exemple, nous choisirons le chef-d'œuvre du roman : *Clarisse*. On ne peut assurément se défendre d'estimer beaucoup et même de respecter l'héroïne de ce roman et cependant Clarisse a fait à peu près la plus grande faute qu'une jeune fille puisse faire, puisqu'elle a fui de la maison paternelle avec son séducteur. On peut donc craindre qu'une jeune personne ne soit rassurée, par cet exemple, sur la crainte du mépris auquel on échappe si rarement après une semblable démarche et, en ce sens, cette lecture peut lui être dangereuse. Mais si, au contraire, on fait observer à la jeune personne que Clarisse, douée de tous les avantages naturels et parée de toutes les vertus, pour s'être permis une seule démarche contre la volonté de ses parents (celle de porter à Miss Howe sa réponse à Lovelace), démarche qu'elle pouvait croire innocente et même raisonnable ; si, disons-nous, on lui fait observer que, de ce moment, elle a été nécessairement entraînée dans tous les malheurs dont elle finit par être la victime, alors il y aura peu de lectures plus utiles.